Les Cahiers des Dix

Un gentilhomme coureur de bois : Daniel Greysolon, sieur Du Lhut

Gérard Malchelosse

Numéro 16, 1951

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080085ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080085ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malchelosse, G. (1951). Un gentilhomme coureur de bois : Daniel Greysolon, sieur Du Lhut. *Les Cahiers des Dix*, (16), 195–232.
<https://doi.org/10.7202/1080085ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un gentilhomme coureur de bois : Daniel Greysolon, sieur Du Lhut

Par Gérard Malchelosse

Le baron de La Hontan, qui a connu Daniel Greysolon, sieur Du Lhut, dit que celui-ci était un gentilhomme lyonnais, autrement dit de la ville de Lyon ou du voisinage, ⁽¹⁾ et Régis Roy ajoute — sans doute à la suite du gouverneur de Callières ⁽²⁾ — de Saint-Germain-Laval, ⁽³⁾ dans le Forez, pays lyonnais.

Les Greysolon sont de petite noblesse et de souche fort ancienne dans le Forez. Le nom doit venir du village de Grézolles, dans le canton et au nord de Saint-Germain-Laval. Au nord de Grézolles est Renaison, d'où émigra Antoine Desrosiers, l'ancêtre de cette famille au Canada. Plus à l'est, à mi-chemin entre Saint-Germain-Laval et Lyon, se trouve Tarare, lieu d'origine des Radisson où ceux-ci se sont succédés comme notaires du XIII^e au XVII^e siècles.

D'après les renseignements trouvés dans une note de la publication intitulée *Chartes de Forez* (V, no. 652, note 5), et dont je dois la communication à l'obligeance de M. A. Perret, archiviste en chef des Archives départementales de la Loire, à Saint-Etienne, qui a bien voulu aussi, pour m'aider dans ces recherches, faire le dépouillement des deux plus anciens registres paroissiaux de Saint-Germain-Laval et noter les Greysolon rencontrés, la filiation de cette famille, qui compte dans ses rangs des juges, des tabellions, des fonctionnaires de l'Etat, remonterait à Etienne Greyzolon, de Saint-Germain-Laval, qui avait épousé, avant 1300, Elisabeth Chalon, des Salles. Puis viennent :

⁽¹⁾ *Nouveaux Voyages*, La Haye, 1703, I, 103,106; Harris, p. 175; Sulte, *La Revue canadienne*, 1893, p. 480.

⁽²⁾ *B. R. H.*, 1920, p. 322.

⁽³⁾ Chef-lieu de canton actuel dans la Loire. Non à Saint-Germain-en-Laye, comme le notent Harris, Thwaites et plusieurs autres après eux.

Etienne Graysolens, de Boën, en 1336;

Alice Greysolens, femme de J. Bollet, bâtard de P. de Chabue, damoiseau, en 1360;

Pierre Gresolon ou Greysolon, clerc, prévôt de Maleval (1393-1395), notaire à Montbrison (1395-1415), qui élit sa sépulture en 1427 dans la tombe de ses parents à Savigneu;

P. Greysolon, notaire à Montbrison de 1433 à 1474, garde des sceaux de Forez en 1459;

Michel Greysolon, notaire en 1464;

Odinet Greysolon, notaire en 1477, conseiller en 1498;

Odet Greysolon, juge de Saint-Rambert en 1486;

J. Greysolon, juge de Vezelins en 1519, notaire en 1522;

Claude Greysolon, notaire à Souternon en 1523;

J. Greysolon, notaire à Souternon en 1545;

Claude Greysolon, notaire à Saint-Germain-Laval en 1545;

Michel Greysolon, bourgeois de Montbrison, qui vend pour 200 écus au Soleil une rente noble sur Saint-Just-en-Bas, en 1580;

Claude Greysolon, femme de Martin Caze, à Montbrison, en 1580;

Claude Greysolon, fermier de l'abbaye de Bénissons-Dieu, en 1583.

Signalons en outre:

Odinet Greysolon, notaire royal, décédé à Saint-Germain-Laval le 17 février 1611;

Louis Greysolon, parrain à Saint-Germain-Laval le 18 mai 1646;

Daniel Grezollon, que l'on trouve comme marchand à Lyon de 1666 à 1669 et dont le blason portait un arbre senestré d'un lion rampant contre le tronc; ⁽⁴⁾ et Daniel Grisolon ou Greysolon, fermier des mines du Vivarais (en Languedoc), qui obtient en 1669 l'autorisation de faire exclusivement à tout autre le commerce de charbon en Vivarais, Forez et Lyonnais. Je n'ai malheureusement pas pu déceler le moindre lien de parenté entre ces deux homonymes qui sont peut-être le même individu.

⁽⁴⁾ Margry, VI, II.

De Gilbert Greysolon, bourgeois de Saint-Germain-Laval en 1536, descend Claude Greysolon, époux de Flavye ou Fleurye du Crozet, qui décéda à Saint-Germain-Laval le 24 février 1605 et qui fut inhumée le 25, sous le prénom de Toussainte.⁽⁵⁾ De cette union naquirent: Gilbert, Daniel, Claude, et deux filles qui épousèrent, l'une un Claude Dupuy, l'autre un Pierre de la Rivoyre.

GILBERT GREYSOLON eut pour femme Mathie Gueydet, fille de Jean (?) et de Claudine Marmeysson, qui lui donna huit enfants: *Madeleine*, née vers 1602; *Jehan*, b. 9 mars 1606; *Catherine*, b. 1 juin 1607; *Claude*, b. 28 décembre 1608, mort au berceau; *Claudine*, b. 24 avril 1611, mariée à Etienne de Lestra et décédée à Saint-Germain-Laval le 21 septembre 1652; *Claude*, b. 11 avril 1614, mort enfant; *Gabriel*, b. 31 juillet 1617; *Claude*, b. 27 mars 1620; tous à Saint-Germain-Laval.

Les deux époux moururent à peu d'intervalle à Saint-Germain-Laval, Mathie Gueydet le 1 juillet 1646, Gilbert Greysolon le 13 avril 1648.

DANIEL GREYSOLON se maria deux fois: 1^o à Françoise Dupuy, décédée à Saint-Germain-Laval le 3 septembre 1607, qui lui laissa deux enfants: *Antoinette*, b. 9 mars 1606; *François*, b. 16 juillet 1607; 2^o à Saint-Germain-Laval, le 5 février 1608, à Charlotte Chirat, de Sury-le-Comtal, qui lui donna neuf enfants: *Gilbert*, né 28 décembre 1608, b. 1 janvier 1609; *Isabelle*, b. 28 novembre 1610; *Jean*, b. 21 juin 1612; *Claude*, b. 29 janvier 1615; *anonyme* (nom omis dans l'acte), b. 5 février 1617; *Jacques*, b. 15 novembre 1618; *Pierre*, b. 1 mars 1620; *Marguerite*, b. 14 mars 1622; *Sébastien*, b. 3 août 1624; tous à Saint-Germain-Laval.

Gilbert entra dans la Compagnie de Jésus et « fut enterré dans la ville de Bézier, » le 25 septembre 1659.⁽⁶⁾

⁽⁵⁾ Les actes des registres sont à son sujet deux fois contradictoires.

⁽⁶⁾ Reg. de Saint-Germain-Laval.

⁽⁷⁾ Reg. de Saint-Germain-Laval, 5 avril 1650.

Sébastien aussi se fit prêtre, fut vicaire sociétaire à Saint-Germain-Laval, puis curé de Miséreux et bachelier en théologie. ⁽⁷⁾

Daniel Greysolon s'éteignit le 21 mai 1650 et sa femme le 24 mars 1661, tous deux à Saint-Germain-Laval.

CLAUDE GREYSOLON fut syndic de Forez. Son portrait est au Chatelard, collection de Georges Guichard. De son union à Isabelle Bertet, qu'il épousa le 8 novembre 1608, sont issus: *Antoine*, b. 29 mars 1610; *Angèle*, b. 27 juillet 1611; *Gilbert*, b. 30 octobre 1612; *Charlotte*, b. 8 juin 1615; *Claude*, b. 31 juillet 1616; *Baltazard*, b. 5 novembre 1617; *Pierre*, b. 20 août 1619; tous à Saint-Germain-Laval.

« Honorable Claude Greysolon, bourgeois syndic du pays, » mourut des suites d'une chute de cheval, le 31 décembre 1622, et fut inhumé à Saint-Germain-Laval le surlendemain, 2 janvier 1623. Son épouse lui survécut, ne se remaria point et mourut à son tour « le Jour de la Toussaint » 1649, à Saint-Germain-Laval.

Leur fille Charlotte épousa, vers 1640, « noble homme Bénigne Dupuy, docteur en médecine, » l'un des aïeuls des deux intendants Dupuy au Canada, et leur fils Claude ⁽⁸⁾ unit sa destinée, vers 1636, à Marie Patron, d'une ancienne famille lyonnaise de passementiers engagés dans le commerce depuis au moins 1582. Jean-Jacques Patron, de Lyon, qui s'établit comme marchand à Montréal vers 1674, était son frère. C'est ce Claude Greysolon qui fut le père de notre héros.

CLAUDE GREYSOLON et Marie Patron eurent plusieurs enfants, dont je ne connais que Daniel et Claude et deux filles: l'une, Anne, qui épousa à Saint-Germain-Laval, le 27 février 1656, Jean Radisson, originaire de Tarare et parent de Pierre-Esprit Radisson, le célèbre coureur de bois et compagnon dans l'Ouest de Médard Chouart des Groseilliers; l'autre, qui se maria à Louis Tayeon de Lussigny, plus tard officier des gardes de Frontenac à Québec.

Daniel Greysolon, sieur Du Lhut, paraît être né à Saint-Germain-

⁽⁸⁾ Il n'était donc pas originaire de l'Italie, comme nos devanciers l'ont supposé.

Laval entre 1636 et 1640⁽⁹⁾ et son frère Claude⁽¹⁰⁾ à Lyon en 1659 ou 1660, un écart de plus de vingt ans. Claude se nommait sieur de la Tourette, nom d'un bourg dans la Loire.

M. Perret ne croit pas qu'il soit possible de retrouver un acte de baptême de 1636 ou dates environnantes, pour la bonne raison que les registres paroissiaux conservés dans la mairie de Saint-Germain-Laval ne concernent que les périodes 1604 à 1624 et 1645 à 1661. Il y a donc une lacune entre 1625 et 1644. La série des doubles, conservée aux Archives départementales de la Loire, commence seulement en 1678. M. Perret a l'impression qu'à partir de 1660 il n'y a plus à Saint-Germain-Laval que la descendance féminine de la famille Greysolon.⁽¹¹⁾

Les frères Tonty, qui venaient de Naples, se disaient cousins de Du Lhut et de La Tourette. La mère des Tonty était Isabelle Delietto (en italien di Lietto, en français Desliettes). Nous avons eu deux officiers du nom de Delietto dans l'Ouest en même temps que les Tonty, — cousins germains, et non leurs oncles comme certains historiens l'ont

⁽⁹⁾ D'après une liste d'officiers militaires du 15 octobre 1701, publiée par P.-G. Roy dans *B. R. H.*, 1920, p. 322, Du Lhut était alors âgé de 62 ans, donc né en 1639. Dans un document judiciaire du 25 février 1691, Du Lhut se dit âgé de 55 ans, donc né en 1636, — la même année que son émule Radisson — et son frère La Tourette, âgé de 31 ans, par conséquent né en 1660. Voici comment les historiens ont contradictoirement établi l'année de naissance de Du Lhut : Le Jeune (*I*, 550), 1639 ; Sulte, 1636, 1639, 1640 ; Régis Roy, 1636, 1639 ; Victor Morin, 1639 ; Burpee (*Atlas*, p. 7) 1636 ; Burpee et Doughty, 1640 ? ; Short et Doughty, 1640 ; W. S. Wallace, 1640 ? ; Wm. McLennan, 1636 ; Blodwen Davies, 1636.

⁽¹⁰⁾ C'est sans doute par erreur que les uns l'ont appelé Charles. Tous les documents officiels auxquels j'ai eu accès l'appellent Claude. La communauté des procureurs de Lyon, qui lui emprunte, par obligation, 10,800 livres en 1700 (Archives du Rhône, E. 989) le nomme « Claude Greyzolon de la Tourette. »

⁽¹¹⁾ Il y avait en 1760 dans le Lyonnais des Greysolon seigneurs de Jabert (Margry, VI, II).

écrit erronément, — et les Greysolon.⁽¹²⁾ Notons tout de suite que les deux Greysolon ne se sont pas mariés.

* * *

On peut supposer que Daniel passa plusieurs années de sa jeunesse dans la ville de Lyon. Ce qui est certain c'est qu'il fut nommé enseigne au régiment de Lyon en 1657 et que pendant les années de paix qui suivirent, il demeura en garnison à Lyon. En 1664 il était gendarme de la maison du roi, ce qui prouve ses quartiers de noblesse (200 ans). On a dit qu'il vint au Canada comme officier dans les troupes en 1670 et qu'il retourna en France en 1672 ou 1673. Ces dates méritent un examen attentif.

Au mois de février 1674, les Français envahirent la Franche-Comté, Daniel y suivit les Gardes. Après la conquête de la Franche-Comté, vers la fin de juin, son régiment rejoignit dans le Hainaut pour la renforcer l'armée du prince de Condé. A la sanglante bataille de Senef,⁽¹³⁾ en Brabant, gagnée sur Guillaume d'Orange, le 11 août 1674,⁽¹⁴⁾ il y a apparence que le Récollet Louis Hennepin, aumônier dans les troupes flamandes, fût d'un certain secours à Du Lhut au moment le plus critique du combat.

⁽¹²⁾ Sulte, « Les Tonty, » *M. S. R. C.*, 1893, p. 3; Murphy, p. 1, 6, 7; Campbell, p. 47; Harris, *Notes*, p. 146, 175. Broadhead, (IV, 135), Harris, p. 175, Sulte, (V, 48) se sont égarés lorsqu'ils ont écrit que Du Lhut était frère de Laporte de Louvigny; d'autres après eux se sont aussi trompés en disant qu'ils étaient beaux-frères.

Une autre erreur se trouve dans la *Vie de Madame d'Youville*. C'est la mention d'« une soeur de M. du Lhut » qui prononça ses vœux chez les Soeurs Grises de Montréal, en 1758, alors qu'il s'agit de Catherine, née en 1740, fille de Marien Huet dit Dulude, une famille qui n'a aucun rapport ou lien de parenté avec les Greysolon. (Sulte, *La Revue canadienne*, 1893, p. 480).

⁽¹³⁾ Senef ou Seneffe, ville de Belgique à 24 kilomètres nord-ouest de Charleroi (Larousse, XIV, 536).

⁽¹⁴⁾ Legler, p. 97, dit qu'au cours de l'action Du Lhut eut deux chevaux tués sous lui, mais c'est là une erreur de lecture ou de traduction. Notre texte et la note 15 rétablissent les faits.

Dans une lettre écrite huit ans plus tard (1682), Du Lhut s'exprime comme ceci : « Je fis la campagne de la Franche-Comté et du combat de Senef, où j'avais l'honneur d'être gendarme de la Garde de Sa Majesté et écuyer de monsieur le marquis de Lassay, ⁽¹⁵⁾ notre enseigne, (puis) je repartis pour m'en retourner à Québec où je ne fus pas plutôt arrivé que l'envie que j'avais eu d'exécuter ce dessein (d'aller chez les Sioux) s'augmenta et je commençai à prendre mes mesures pour me faire connaître des Sauvages, lesquels m'ayant assuré de leur amitié, et pour preuve de cela donnés trois esclaves que je leur avais seulement demandés pour venir avec moi. . . » Mais n'anticipons pas sur les événements.

Voilà donc Du Lhut de retour au Canada, probablement tôt au printemps de 1675.

A Montréal, le 13 juin 1675, par devant Bénigne Basset, qui semble devenir son notaire attitré, il loue la maison de Pierre Pigeon, à l'angle sud-est des rues Notre-Dame et Saint-Joseph (aujourd'hui Saint-Sulpice). Du Lhut se qualifie alors « gendarme de la garde du roi. »

Le 9 octobre suivant, en l'étude de Basset, Du Lhut signe un procès-verbal contre le sieur Randin, marchand de Québec. Le 12 décembre, il est nommé tiers arbitre pour régler un différend entre les marchands Jacques Le Moyne et Charles Testard de Folleville.

Le 14 janvier 1676, il est témoin au mariage de Jean-Baptiste Lefebvre. Le 16 avril, il figure dans un acte de Basset, à propos d'un bail à loyer par Simon Guillory à M. Robineau de Bécancour. Le 23 mai, par devant Basset, il achète un arpent de terre du chirurgien Estienne Bouchard. ⁽¹⁶⁾ Le Terrier de la seigneurie de Montréal nous apprend que ce terrain occupait ce qui est devenu cette partie du Marché ou Place Jacques-Cartier sise entre la rue Saint-Paul et le fleuve (aujourd'hui rue des Commissaires) et les rues de la Fabrique et Saint-

⁽¹⁵⁾ Armand de Madaillan de Lesparre, marquis de Lassay, l'un des aides-de-camp de Condé, eut deux chevaux abattus sous lui et fut lui-même trois fois blessé.

⁽¹⁶⁾ Bouchard fut inhumé à Montréal le 20 juillet suivant cette transaction.

Charles. ⁽¹⁷⁾ Le 20 août suivant, Du Lhut passe, encore par devant Basset, un marché de maçonnerie avec Gilles de Vennes, Urbain Brassard et Michel Bouvier, maçons.

Le 26 novembre 1676 le registre de la paroisse des Trois-Rivières renferme l'acte de baptême de Marie, fille de François Roussel et de Madeleine Pepin. Le parrain est: « Daniel de Groiselon, écuyer, sieur du Luth; » la marraine: « mademoiselle Marie Denis. » ⁽¹⁸⁾

Le 2 février 1677, par devant Basset, nouveau bail à loyer par Pierre Pigeon à Du Lhut, cette fois pour deux maisons de pierre et un morceau de terre, angle des rues Notre-Dame et Saint-Joseph (Saint-Sulpice).

Le surlendemain, 4 février, Basset rédige deux baux à loyer, le premier d'un local au sieur Dubois par Du Lhut, le second d'une boutique rue Saint-Paul au sieur de Cognac par Du Lhut également.

La maison en maçonnerie que Du Lhut avait entrepris de se faire construire sur le terrain acheté du chirurgien Bouchard, le 23 mai de l'année précédente, devait sans doute avancer promptement puisque treize mois plus tard, le 20 juin, il conclut un marché de charpente avec Gilbert Barbier, charpentier.

Le 1 août suivant, Samuel de Catalogne se noie en se baignant. Comme il demeurait chez Du Lhut, celui-ci est appelé à confirmer le procès-verbal que le tabellion Basset eût à rédiger en cette occasion pénible.

Le 20 décembre, Pierre Caillonneau, marchand, se déclare en faillite, laquelle est, le même jour, consignée au registre des audiences. On y voit que Jean-Jacques Patron et Du Lhut sont intéressés et paraissent avoir des intérêts opposés.

Le 10 janvier 1678, Du Lhut est présent au mariage de Jean Petit; une semaine après, le 17, il assiste à celui de Jean Dupuis; puis, le 20 juin, à celui de Jean Lacombe; enfin, le 16 août, Jacques Bizard épouse Jeanne-Cécile Closse, devant une assistance considérable et dis-

⁽¹⁷⁾ *Le Terrier*, pl. 8.

⁽¹⁸⁾ Sulte, V, 48.

tinguée, dont MM. de Frontenac, gouverneur général, François-Marie Perrot, gouverneur particulier de Montréal, le sieur de Lussigny, les deux Greysolon. Aux entrées de ces cérémonies, toutes inscrites au registre paroissial de Notre-Dame, Daniel Greysolon signe d'une belle écriture: « du Lhut. » ⁽¹⁹⁾

Il se préparait alors à partir pour son grand voyage de découvertes au pays des Sioux. Ce départ aurait-il motivé la vente qu'il avait faite, le 28 mai précédent (Grefte Basset), à son oncle Jean-Jacques Patron, marchand, « de présent à Boucherville, » de l'emplacement avec maison dont il a été question ci-avant? C'est possible.

Desmazures (1890) cite un fait assez curieux. ⁽²⁰⁾ William McLennan (1893), ⁽²¹⁾ C. B. Reed (1910), ⁽²²⁾ Blodwen Davies (1930) ⁽²³⁾ l'ont accepté et répété avec de légères variantes. Benjamin Sulte (1904) ⁽²⁴⁾ et Guy Frégault (1944), ⁽²⁵⁾ sans toutefois le passer au crible de la critique, n'en ont pas été aussi fortement impressionnés et ils hésitent à le confirmer.

En 1674, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu qui servait d'église paroissiale, quatre Canadiens, nés de 1659 à 1663, auraient fait leur première communion, ainsi que Daniel Greysolon Du Lhut, celui-ci alors âgé de trente-huit ans. Les jeunes garçons étaient Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène, Pierre Le Moyne d'Iberville, Paul Le Moyne de Maricourt, tous trois frères, et Nicolas d'Ailleboust de Manthet.

On a conclu de cette supposée première communion à l'âge de trente-huit ans que Du Lhut était huguenot converti en 1674. McLennan fait observer que son ami Jacques Bizard, né en 1642, celui qui avait été sous les ordres du comte de Frontenac et qui fut major de Montréal, devait être huguenot ou calviniste puisque le père de celui-

⁽¹⁹⁾ *B. R. H.*, 1927, p. 140; *B. R. H.*, 1909, p. 81, dit qu'il signe ailleurs: « De Greysolon Dulhut, » et son frère « Latourette. »

⁽²⁰⁾ *Histoire du chevalier d'Iberville*, 1663-1706, p. 36.

⁽²¹⁾ *Harper's Magazine*, sept. 1893, p. 609.

⁽²²⁾ *The First Great Canadian*, p. 34, 35.

⁽²³⁾ *Daniel Du Lhut* (1930), p. 4, 5, et *Our Dominion* (1931), p. 124, 125.

⁽²⁴⁾ *L'Echo de l'Ouest*, 1904.

⁽²⁵⁾ *Iberville le Conquérant*, p. 48, 49.

ci était maire de Becaix, Neuchâtel, le plus protestant des cantons de la Suisse. ⁽²⁶⁾ Il faut dire, d'autre part, que, le 16 août 1678, Bizard avait épousé Jeanne-Cécile, fille de feu sergent-major Lambert Closse, l'une des familles les plus catholiques de Montréal, et qu'à sa mort, le 6 décembre 1692, on inhuma Bizard dans l'église de Notre-Dame. ⁽²⁷⁾ Voilà, au moins, un fait bizarre!

Du Lhut a-t-il réellement fait sa première communion à l'âge de trente-huit ans, « par un beau dimanche de juin 1674, » ⁽²⁸⁾ comme le supposent Desmazures et McLennan?

Rappelons-nous que dès le mois de février 1674 Du Lhut suivait les Gardes françaises en Franche-Comté et que de la fin de juin au début de septembre il était avec son régiment dans le Hainaut. D'où vient cette légende? Où Desmazures et McLennan ont-ils puisé leur information? Je ne sais. Mais ce que je puis assurer c'est que tous les Greyson de Forez étaient des catholiques, que leurs actes de baptême, de mariage, de sépulture sont infailliblement inscrits aux registres paroissiaux, et qu'au moins deux oncles de Du Lhut se sont faits, l'un Jésuite, l'autre prêtre séculier.

Revenons au projet d'aller chez les Sioux.

Etant à Paris, en 1682, Du Lhut écrivait à Seignelay, fils et successeur de Colbert: « Après avoir fait deux voyages d'ici (Paris) à la Nouvelle-France... je pris la résolution d'aller chez les Sioux ». Comment entend-il « deux voyages »? Celui de 1670-1672 (1670-1673?) compte pour un. Au mois de juin 1675, il était de nouveau au Canada, cette fois en compagnie de son frère Claude, sieur de la Tourette, qui sera son compagnon et son collaborateur dans l'Ouest. ⁽²⁹⁾ Du Lhut est-il repassé en France en 1675? Non. Ou après le 26 novembre 1676, comme on l'a écrit? La saison était trop avancée. Il n'a pas non plus

⁽²⁶⁾ *Harper's Magazine*, sept. 1893, p. 609.

⁽²⁷⁾ Tanguay, I, 56.

⁽²⁸⁾ Frégault, *Iberville le Conquérant*, p. 48. Desmazures dit « vers 1674; » McLennan, « en 1674; » Reed, « a pleasant Sunday morning in June 1673. »

⁽²⁹⁾ Le Jeune, I, 550; II, 98.

revu la France en 1678, puisque un soir du mois de mars 1678, — par conséquent avant l'arrivée d'aucun navire de France, — la justice seigneuriale ayant décidé de faire une tournée d'inspection dans les cabarets de Montréal, ses officiers entrèrent chez l'épouse du sieur Charles Testard de Folleville et y trouvèrent attablés et jouant paisiblement aux cartes un groupe de gentilshommes, dont Daniel Greysolon sieur Du Lhut, d'Ailleboust de Coulonges, Le Gardeur de Repentigny fils, Boucherville de Grosbois fils et autres ⁽⁸⁰⁾. Le 1er septembre suivant, Du Lhut partait pour l'Ouest où il devait devenir le prototype des coureurs de bois et s'illustrer en explorant le Minnesota actuel.

Du 2 août au 30 octobre 1678, il y avait eu procès à Québec au sujet d'eau-de-vie et autres marchandises, entre Jean Daleyraet, bourgeois de Lyon, et Daniel Greysolon Du Lhut, tous deux représentés par des procureurs. Au début, un nommé Jacques Dubois, marchand, est concerné dans l'affaire, puis libéré. On appelle en témoignage Jean-Jacques Patron, oncle des deux Greysolon. ⁽⁸¹⁾

Nous avons donc constaté, par les registres de l'Etat civil et les actes notariés, la présence de Du Lhut au pays, presque sans interruption, du printemps 1675 à l'automne 1678, aux dates suivantes :

1675, 13 juin,	1677, 20 juin,
" 9 octobre,	" 1 août,
" 12 décembre,	" 20 décembre,
1676, 14 janvier,	1678, 10 janvier,
" 16 avril,	" 17 "
" 23 mai,	" mars,
" 20 août,	" 28 mai,
" 26 novembre,	" 20 juin,
1677, 2 février,	" 16 août,
" 4 "	" 1 septembre,

Du Lhut n'a donc pas revu la France ni en 1675, ni en 1676, ni en 1677, encore moins en 1678. S'il a accompli, avant son départ pour

⁽⁸⁰⁾ *Cahier des Dix*, No. 8, 1943, p. 244 ; *B. R. H.*, 1930, p. 268.

⁽⁸¹⁾ *Conseil souverain*, II, 226, 232, 235, 258.

l'Ouest, les deux traversées qu'il dit avoir faites en France, il faut que la première ait eu lieu avant 1670, puisqu'il était, dit-on, dans la Nouvelle-France en 1670-1672 (1670-1673?), — où cependant il ne semble pas avoir laissé trace de son séjour — et qu'en 1673-1674 il se trouvait en France.

* * *

La traite des fourrures monopolise l'attention générale de cette époque. Mais une autre branche de commerce occupait en ce moment les marchands, ou plutôt les autorités de la Nouvelle-France: c'était la mine de cuivre du lac Supérieur, d'où le Père Allouez avait rapporté des échantillons à Québec en 1667. Mais on n'en tira jamais rien à cause de la difficulté de transporter ce minéral dans les canots d'écorce.

Le 24 février 1669, Talon, étant à Paris, expose à Colbert qu'il a en main un habitant du Canada, demi-sauvage, qui a vu la mine de cuivre « dans le lac des Hurons » (Supérieur?), et qu'il avait percé (poussé) dans les nations de l'Ouest plus avant que tous les autres Français. Cet homme offrait d'aller à la mine et de tenter, soit par mer, soit par les lacs et rivières, la découverte d'un passage à la mer du Sud, ou bien de faire le voyage de la baie d'Hudson, qui serait de grande utilité au Canada, parce qu'il ferait descendre vers Québec et Tadoussac les nations du nord avec leurs pelleteries. ⁽³²⁾

Le 11 novembre 1669, Jean-Baptiste Patoulet, secrétaire de Talon, écrivait à Colbert: « Les sieurs Jolliet et Péré, auxquels M. Talon a fait payer, à l'un 400 et à l'autre 1000 livres, ⁽³³⁾ pour aller reconnaître si la mine de cuivre qui se trouve au-dessus du lac Ontario ⁽³⁴⁾ et dont nous avons vu quelques morceaux, est abondante, facile à extraire et à faire descendre ici (à Québec), ne sont pas encore de retour. Le premier devait l'être dans tout le mois de septembre dernier et cependant on n'en a aucune nouvelle, de manière qu'il faut remettre à

⁽³²⁾ Margry, VI, 19.

⁽³³⁾ Ces 1,400 francs représentent au moins \$1,200.00 de la valeur actuelle de l'or.

⁽³⁴⁾ Singulière façon de désigner le lac Supérieur.

l'année prochaine à vous donner une connaissance certaine du fruit qu'on devra attendre de la dite mine. » ⁽³⁵⁾

Cette lettre était à peine expédiée que Jolliet rentrait à Québec.

La *Relation* de 1670 dit: « En revenant vers l'embouchure du lac Supérieur, suivant le côté sud, à vingt lieues de la mission du Saint-Esprit (îles des Apôtres), on entre dans la rivière Nantouagan, dans laquelle se voit une éminence d'où tombent des pierres de cuivre rouge dans l'eau ou sur la terre. On les trouve assez aisément. Il y a trois ans qu'on nous en donna un morceau massif de la pesanteur de cent livres, qui fut pris en ce même endroit, dont nous avons coupé quelques pièces que nous avons envoyées à Québec à M. Talon. » ⁽³⁶⁾

Le 2 février 1671, Colbert invitait Talon à ne pas négliger la recherche de la mine de cuivre.

Le 2 novembre suivant, Talon écrit au roi: « Le cuivre que j'envoie, tiré du lac Supérieur et de la rivière Nantouagan, fait connaître qu'il y a quelque mine ou quelque bord de fleuve qui produit cette matière, la plus pure qu'on puisse désirer, dont plus de vingt Français ont vu une pierre, dans ce lac, qu'ils estiment au poids de 800. Les Pères Jésuites se servent, chez les Outaouas (à la Pointe), d'une enclume de cette matière d'environ cent livres pesant. Il ne reste qu'à trouver la source d'où partent ces pierres détachées. » ⁽³⁷⁾

Le bloc de cuivre dont il est parlé ici pesait de 6,000 à 7,000 livres et rendait 95 pour 100 de métal. En 1843, on le transporta au Smithsonian Institute de Washington. ⁽³⁸⁾

Le 10 novembre, Talon écrivait à Colbert que, l'année précédente, il avait envoyé Jean Péré, avec plus de cent pistoles ⁽³⁹⁾ de gratification, pour s'occuper de la mine de cuivre, mais que cet homme demeurait chez les missionnaires (au saut Sainte-Marie) et n'écrivait que des rapports obscurs, sans parler de la mine. ⁽⁴⁰⁾

⁽³⁵⁾ Margry, I, 81; *B. R. H.*, 1904, p. 214.

⁽³⁶⁾ *Relations des Jésuites*, 1670, p. 35.

⁽³⁷⁾ Margry, I, 95.

⁽³⁸⁾ Gagnon, *Louis Jolliet*, éd. 1902, p. 16.

⁽³⁹⁾ La pistole valait dix francs, donc 1,000 francs au moins.

⁽⁴⁰⁾ Margry, I, 88; *B. R. H.*, 1904, p. 215.

A son tour, le Père Dablon s'exprime ainsi : « On pourra remarquer tous les endroits du lac Supérieur où l'on dit que se trouve du cuivre car, quoique jusqu'à présent on n'en ait point de connaissance bien assurée, faute de recherche assez exacte, néanmoins, les plaques et les masses de ce métal que nous avons vues, pesant chacune cent et deux cents livres; et, bien plus, ce gros rocher de cuivre de sept à huit cents livres que tous les passants voyent vers le fond du lac; et, en outre, quantité de morceaux qu'on trouve au bord de l'eau en divers endroits, semblent ne nous permettre pas de douter qu'il n'y ait quelque part des mères mines qu'on n'a pas encore découvertes. » ⁽⁴¹⁾

Le Père Dablon dit, l'année suivante, qu'on « est parti pour aller faire des recherches exactes de la mine de cuivre que le sieur Péré a trouvée tout fraîchement (dernièrement) dans le lac Supérieur. » ⁽⁴²⁾ La source de la mine fabuleuse resta introuvable et les canots envoyés par le gouverneur et l'intendant revinrent bredouilles. Encore une fois, à quoi bon du cuivre que l'on ne pouvait transporter!

Jean Péré s'occupait des mines de fer et de cuivre, mais surtout du trafic du castor depuis 1663, sinon auparavant. ⁽⁴³⁾ Il appartient à l'histoire de son temps par ses entreprises et ses voyages, ses expéditions militaires et sa fameuse capture des chefs iroquois en 1687. ⁽⁴⁴⁾ Il fut apparemment tué en 1691.

Jusqu'ici on ne parle pas de la contrée des Sioux, mais la traite du lac Supérieur s'alimentait en partie de fourrures provenant des Mille-Lacs, en plein territoire sioux. Cet état de choses ne varia point jusqu'à 1678, date où Du Lhut attira par son voyage d'exploration la critique de l'intendant du Canada et fit parler du pays des Sioux comme si personne ne l'avait vu avant lui.

⁽⁴¹⁾ *Relations des Jésuites*, 1671, p. 25.

⁽⁴²⁾ *Relations des Jésuites*, 1672, p. 2.

⁽⁴³⁾ Sur les expéditions de Péré, de Jolliet, de Daumont de Saint-Lusson, de Le Sueur et autres qui suivirent, voir l'excellent ouvrage de J.-Noël Fauteux, *Essai sur l'Industrie au Canada sous le régime français*, I, 3-19; aussi Ernest Gagnon, *Louis Jolliet*, éd. 1902, p. 16-18, et Grace Lee Nute, *Lake Superior*, p. 156-161.

N'oublions pas qu'entre tous les peuples indiens des relations commerciales plus ou moins étendues existaient de temps immémorial. Par leur entremise, les coureurs de bois canadiens connurent, avant les Anglais et les autres races civilisées, une étendue de pays comparable à l'Europe entière. Ils étaient revenus de leurs expéditions lointaines avec une connaissance du pays et de la langue indienne, mais leurs courses dans l'Ouest se faisant à l'encontre des règlements, ils s'en vantaient le moins possible et tenaient jalousement les étrangers à l'écart de leurs entreprises et de leurs résultats tangibles. Cet exclusivisme dura trente ans (1658-1688).

Peu avant 1678, le roi avait donné à Cavelier de La Salle une permission de traite qui s'étendait du mois de mars 1678 au mois de mars 1683, et qui, selon la pensée des bailleurs de fonds, devait avoir son effet dans le Haut-Canada, mais que La Salle poussa jusqu'au Mississippi.

Quelle permission pouvait avoir alors Du Lhut pour se rendre chez les Sioux? Celle de Frontenac.

Nous avons vu qu'étant à Paris en 1682, Du Lhut écrivait à Seignelay: «Après avoir fait deux voyages d'ici (Paris) à la Nouvelle-France, où tout ce qu'il y avait de gens ne croyaient pas qu'il fût possible de pouvoir découvrir le pays des Nadouecioux ni avoir aucun commerce avec eux... tant à cause de leur éloignement, qui est de huit cents lieues (!) de nos habitations (rives du Saint-Laurent), que parce qu'ils avaient la guerre généralement avec toutes sortes de nations...» C'étaient les nomades du nord et du nord-ouest qui harcelaient les Sioux sédentaires pour les piller. Du Lhut continue: "Cette difficulté me fit prendre la résolution d'aller chez eux, ce que je ne pus mettre à exécution pour lors (1672?), mes affaires m'ayant obligé de repasser ici (en France). »

Ce texte est ambigu. Est-ce « après avoir fait deux voyages » au Canada que Du Lhut fut « obligé de repasser » en France pour ses affaires? Alors il en aurait fait trois? Pas du tout!

(44) B. R. H., 1904, p. 214, 217.

Ainsi Du Lhut allait faire la dépense d'un voyage de trois ans dans l'unique but de découvrir du pays et d'amener à vivre en paix des Sauvages adonnés à la guerre et qu'il ne connaissait pas? C'est difficile à croire. Ce qu'il ne dit pas, c'est que des marchands de Québec et de Montréal — dont probablement son oncle Patron — finançaient l'expédition.

Continuons de citer Du Lhut: « Je partis de Montréal (soi-disant porteur d'un message de Frontenac aux Sioux) avec eux (ses trois esclaves) et sept Français, le 1er de septembre de l'année 1678, pour tâcher de faire la découverte des Nadouecioux et Assinipouelaks (Assiniboines), qui nous restaient inconnus, et leur faire faire la paix avec toutes les nations du tour du lac Supérieur qui vivaient sous la domination de notre invincible monarque. »

La prise de possession de 1671 (au Sault-Sainte-Marie) ne couvrait à peu près que le Wisconsin. Les Sioux étaient dans l'ouest du lac Supérieur et ne comptaient pas dans l'arrangement consenti par les tribus algonquines du sud du lac.⁽⁴⁵⁾ Quant aux bandes algonquines du nord elles n'étaient pas plus sous l'influence française que sous le contrôle des Anglais de la baie d'Hudson.

Le voyage n'était en somme rien d'autre qu'une affaire de traite organisée, bien que Du Lhut se soit défendu d'avoir commercé avec les Sauvages, comme Duchesneau et La Salle l'en ont accusé dans le temps. Jusqu'à un certain point les voyages de découvertes, ceux de Jolliet, de La Salle, de Péré et autres, comme ceux des La Vérendrye aux Montagnes-Rocheuses, longtemps plus tard, n'étaient-ils pas de simples prétextes pour aller en traite et faire un commerce illicite?

« Je ne crois pas qu'un tel départ (sans permission?), proteste Du Lhut, puisse donner lieu à qui que ce soit de m'imputer d'être contrevenu aux ordres du roi de l'année 1676, puisqu'il défendait seulement à tous ses sujets d'aller dans la profondeur des bois pour y traiter avec les Sauvages, ce que je n'ai jamais fait, ni même voulu prendre aucun présent, quoiqu'ils m'en aient plusieurs fois jetés, lesquels

⁽⁴⁵⁾ Grace Lee Nute en conclut autrement (*Voyageur's Highway*, p. 98).

j'ai toujours refusés et laissés, afin qu'on ne put me taxer d'avoir fait aucune traite indirectement. »

Qui payait la dépense? Du Lhut est muet sur cet article. Il dit qu'il ne songeait pas au trafic vu qu'il fallait d'abord tâter le terrain avant que de voir aux pelleteries. Ceux qui fournissaient l'argent étaient donc du même avis, risquant de tout perdre ou, pour le mieux, de n'être remboursés qu'à très longue échéance, puisque la perspective du rendement et du profit se trouvait reculée à un second voyage, sans compter qu'on avait la presque certitude d'un refus de la part des autorités. Si Du Lhut, comme Duchesneau l'assure, était l'associé de Frontenac, celui-ci était pauvre et, d'autre part, il soutenait de son influence Cavalier de La Salle qui voyait avec dépit l'entreprise de Du Lhut.

Au moment où Du Lhut partait par l'Ottawa pour atteindre le lac Supérieur, passer aux sources du Mississipi, contrée des Sioux, ensuite revenir jusqu'au Wisconsin, La Salle construisait sur le lac Érié un navire qui devait le mener à Chicago afin d'établir des postes de traite sur la rivière des Illinois et s'ouvrir le Mississipi. Les deux opérations formaient les branches d'un fer à cheval qui devaient se rejoindre.

Quels étaient les compagnons de Du Lhut? L'abbé Ferland (II, 115) dit que Du Lhut avait avec lui les sieurs Le Maître, Bellegarde, Pepin et Masson. Le Père Le Jeune (I, 550) écrit de son côté que les noms des compagnons français de Du Lhut étaient Le Maître et Bellegarde, les frères Pepin et Masson. L'intendant Duchesneau donne à entendre que Frontenac, Du Lhut, La Taupine étaient associés. Pierre Moreau, célèbre sous le nom de La Taupine comme coureur de bois, était avec La Salle à Cataracouï en 1677. Il partit au commencement de septembre 1678 pour aller aux Outaouas avec des marchandises qu'il troqua pour des peaux de castor. Duchesneau dit qu'il laissa auprès de Du Lhut, alors au lac Supérieur, deux hommes qu'il avait amenés avec lui. La Taupine ne fut sûrement pas du voyage de Du

Lhut chez les Sioux en 1679-1681 puisque, au mois de décembre 1679, il était de retour à Québec où l'intendant le faisait arrêter.⁽⁴⁶⁾

Aucun des hommes ci-dessus n'était un vulgaire engagé. Tous étaient des coureurs de bois connus, de même que Jean Fafard, interprète, également du parti de Du Lhut. J'en conclus qu'ils faisaient la traite pour leur compte, ce qui permet à Du Lhut de se regarder comme ne contrevenant point aux ordonnances. Et que faisait, sinon frauder les droits fiscaux, le Père Hennepin qui, en arrivant au lac Saint-Louis (juin 1681), laissa Accault et Duguay sur une île avec leurs fourrures et se rendit à Montréal seul dans son canot? Mais reste à savoir si Bellegarde, Masson, Pepin, Le Maître avaient reçu des congés. Pas plus, sans doute, qu'en avaient eus Accault et Duguay. Le tapage qui eut lieu au retour de Du Lhut et de ses engagés fait comprendre que l'expédition était illicite.

La Salle écrivait du fort Frontenac, le 22 août 1682, que « le feu sieur Randin, » par ordre de Frontenac, invitait (vers 1676) les Sioux à se rendre à Montréal pour faire alliance, et que Du Lhut, ayant appris cela, se présenta, avec deux de ses (La Salle) déserteurs, chez ces Sauvages, où il fit échange d'amitié et aussi une belle traite de pelleteries. Il accuse Du Lhut d'avoir débauché Fafard qui lui servait d'interprète à Cataracouï en 1677, et il ajoute que Du Lhut n'a pas découvert cette contrée, « on la connaît depuis longtemps, et le R. P. Hennepin et Michel Accault y ont esté avant luy. »⁽⁴⁷⁾

On peut très bien croire que Fafard et Accault avaient vu de bonne heure le pays des Sioux puisque le premier était né en Canada et qu'il parlait le huron-iroquois, l'algonquin et le sioux, trois langues mères,⁽⁴⁸⁾ et que le second y demeurait depuis 1665 au moins. Quant au Père Hennepin il arriva avec Accault et Duguay plus d'une année après Du Lhut sur le haut Mississipi.

La Salle ajoute qu'il avait déjà envoyé Accault dans cette direction et que celui-ci s'était fait des amis chez les Sauvages. Alors Accault

⁽⁴⁶⁾ *B. R. H.*, 1904, p. 219, 220.

⁽⁴⁷⁾ Margry, II, 251-258.

⁽⁴⁸⁾ *Cahier des Dix*, No. 6, 1941, p. 132.

devait être plus ou moins instruit des coutumes des Sioux les plus rapprochés de l'est qu'il allait visiter sur le haut Mississippi, j'entends ceux qui occupaient l'est du Mississippi ou qui se tenaient à cheval sur ce fleuve, — comme aussi de leur langue qui diffère de celle des Sioux de l'ouest (Dakotas) où était allé Du Lhut. ⁽⁴⁹⁾

Quant à Du Lhut quel était son but avoué? Le 5 avril 1679, il écrit de Michillimakinac à Frontenac qu'il a formé le dessein de réunir les Sioux, de leur faire accepter le patronage de la France, enfin de les attirer vers les Français au lieu d'aller aux Anglais de la baie d'Hudson. Il ne pouvait deviner que les Anglais ne feraient jamais aucune démarche pour pénétrer dans l'intérieur du pays et, d'autre part, les Sioux n'allaient en traite ni au nord ni ailleurs. Il ajoute qu'il commencera son œuvre par faire consentir la paix entre les nations. Cela était facile du côté des Sioux, gens paisibles et sédentaires, mais les Cris et les Assiniboines, pillards et nomades, ne l'entendaient pas ainsi.

Depuis vingt ans nos coureurs de bois fréquentaient le lac Supérieur et les lieux circonvoisins, et, en ce qui concerne la paix, Radisson, Chouart, Randin et autres y avaient travaillé sans résultat, parce que, à part chasser, manger et dormir, les Sauvages ne concevaient pas d'autre occupation que la guerre.

Comment interpréter ce que Frontenac écrivait à Colbert, le 6 novembre 1679, sinon comme un faux-fuyant?

«Un nommé du Lut, dit-il, se rencontre avec eux (les coureurs de bois) qui en a ramassé plusieurs parmi lesquels il a establi quelque sorte d'ordre et de discipline et qui sous prétexte d'achever ce que j'avois fait commencer il y a trois ans (1676) par le Sr Randin, quand je l'envoiai aux Nadouessioux, et de rendre un service considérable à la colonie s'est mis en teste de faire la paix de toutes les nations outaouaises, avec celles du lac Supérieur et de l'ouest, où à présent est la source du castor. Il s'avisa même de m'écrire au printemps par les gens

⁽⁴⁹⁾ *Minnesota Historical Society Collections*, IX, 229; Margry, II, 246, 253, 258.

que les Pères Jésuites ont au Saut Sainte-Marie, une lettre où il me donnoit part de cette entreprise, mais je n'ay fait autre réponse à ceux qui me la firent tenir que de dire que je ne voulois point de commerce avec les personnes qui étoient rebelles aux ordres du Roy, et que le mieux qu'il pouvoit faire étoit de rentrer promptement dans son devoir. » ⁽⁵⁰⁾

Voici comment Du Lhut explique ses démarches dans le pays des Sioux: « Le 2 juillet 1679 j'eus l'honneur de faire planter les armes de Sa Majesté dans le grand village des Nadouecioux appelé Izatys où jamais Français n'avait été, non plus qu'aux Sangaskitons et Houetoatons, distant de ces premiers de six vingt (120) lieues (360 milles), où j'ai fait aussi arborer les armes de Sa Majesté dans la même année 1679. »

Des chutes Saint-Antoine (où est aujourd'hui la ville de Minneapolis) au lac Mille-Lacs, à mi-chemin entre ces deux points, les Sioux Issatis comptaient vingt-trois villages plus ou moins importants. C'est la région des Mille-Lacs. Les cartes françaises placent le lac Buade au centre. Il y a là à présent un comté Isanti dont le chef-lieu est Cambridge.

En 1696 Aubert de la Chesnaye constate que, au nord «des vingt-trois villages Issaquip » on trouve les Octbatons et, au sud, les Amitons, « lesquels sont Cioux, et peuvent faire ensemble (toutes ces tribus) quatre mille guerriers. » ⁽⁵¹⁾

Les Sioux à l'ouest du lac Supérieur dépassaient par leurs industries toutes les nations du Centre-Amérique et vivaient mieux qu'aucune de celles-ci. Ils faisaient de la culture, connaissaient la poterie, se bâtissaient de véritables maisons, avaient une sorte de régime municipal et ne cherchaient point à inquiéter leurs voisins les Cris, les Assiniboines et autres, mais ceux-ci ne songeaient qu'à les piller. Les Sioux, provoqués aussi par les Hurons de la rive du lac Supérieur, prirent

⁽⁵⁰⁾ *Rapport de l'Archiviste de la P. de Q.*, 1926-1927, p. 105.

⁽⁵¹⁾ Margry, VI, 6. Sur les Sioux, voir le rapport de d'Iberville, en 1702, dans Margry, IV, 598, 601; la lettre de Raudot, en 1710, VI, 15, 16; et le *Manuel des Indiens du Canada*, p. 524-527.

les armes à leur tour et, à partir de 1670, leur organisation sociale les rendit formidables dans les choses de la guerre.

Revenons au récit de Du Lhut: « Le 15 septembre 1679, ayant fait donner, tant aux Assinipouelaks qu'à toutes les autres nations du nord, un rendez-vous au fond du lac Supérieur (où est la ville de Duluth aujourd'hui) pour leur faire faire la paix avec les Nadouecioux leurs communs ennemis, ils s'y trouvèrent tous, où j'eus assez de bonheur pour gagner leur estime et leur amitié, de les réunir ensemble et, afin que la paix fut de plus de durée parmi eux, je crus ne pouvoir mieux cimenter qu'en faisant faire des mariages réciproques des nations les unes avec les autres, ce que je ne pus exécuter sans beaucoup de dépense.

« L'hiver de 1679-1680, je fis faire des assemblées dans les bois où je me trouvai, afin qu'ils (les divers peuples) pussent chasser ensemble, se festiver et par ce moyen nouer une amitié plus étroite. Ont été d'une grande dépense les présents qu'il me fallut faire pour faire descendre les Sauvages au Montréal, qui en étaient détournés par les Ope-nagaux, à la suscitation des Anglais et des Flamands, qui leur faisaient croire que la peste était dans les habitations des Français et qu'elle était montée jusqu'à Nipissingue où la plupart des Nipissiriniens en étaient morts. »

Les Anglais et les Flamands ou Hollandais étaient ceux d'Albany sur le fleuve Hudson. Sortant du lac Supérieur, les Sauvages pouvaient contourner la baie Georgienne en allant de côte en côte et arriver aux environs de Penetanguishine, d'où ils passaient au lac Simcoe, puis descendaient la rivière Humber pour déboucher sur le lac Ontario à Toronto, ou les cours d'eau qui vont du lac Simcoe à Kingston. Rendus chez les Iroquois du lac Ontario ils y trouvaient à vendre leurs pelleteries sans aller plus loin. Les Iroquois se faisaient les intermédiaires entre les nations indiennes de l'Ouest et Albany. La voie de la rivière Ottawa était toute française.

« En juin 1680, continue Du Lhut, n'étant pas satisfait d'avoir fait ma découverte par terre, je pris deux canots, avec un Sauvage qui était mon interprète, et quatre Français, pour chercher les moyens de

la faire par eau. Pour ce sujet, j'entrai dans une rivière qui se décharge à huit lieues du fond du lac Supérieur, du côté du sud, où, après avoir fait couper quelques arbres et rompu environ cent chaussées de castor, je me rendis en haut de la dite rivière et, ensuite, je fis un portage d'une demi-lieue pour gagner un lac, la décharge duquel tombait dans une assez belle rivière et laquelle me conduisit dans le Mississipi. »

Cet itinéraire a besoin d'explication.

L'abbé Emile Petitot dit que Du Lhut remonta le courant foudroyant de la rivière Saint-Louis jusqu'au lac des Sables, et que de là il passa dans un autre cours d'eau qui se jette dans le Mississipi. Petitot ajoute que Du Lhut ne se doutait pas qu'il venait de découvrir la source même du Mississipi. ⁽⁵²⁾

Parkman dit de son côté que Du Lhut, partant du lac Supérieur, remonta la rivière Brulé, mais celle-ci est trop loin du fond du lac Supérieur et Du Lhut dit « huit lieues du fond du lac. »

Le Père Zacharie Lacasse, o.m.i., très familier avec toute cette région, écrit : « Les anciens appelaient-ils « fond du lac » l'endroit où la pointe du Minnesota rencontre, à quelques centaines de pieds près, la pointe du Wisconsin ? Je ne le crois pas. L'embouchure de la rivière Brulé est trop éloignée du fond du lac pour répondre aux huit lieues de Du Lhut, à moins que le fond du lac ne soit l'entrée du havre. » Le havre c'est le passage entre les deux pointes Minnesota et Wisconsin.

Continuons de citer le Père Lacasse : « La rivière Nemadji ou Nemidji, trois lieues et demie au moins du fond du lac, coule vers le sud-ouest. En remontant l'un de ses affluents, qui coule vers le sud, on arrive, par un portage de quelques milles (à la hauteur des terres) à une petite rivière qui se jette dans la Sainte-Croix. Il y a aussi la rivière Aminicon qui va droit au sud et rencontre, à la hauteur des terres (comté Douglas), le joli cours d'eau appelé rivière l'Original, d'une trentaine de milles de longueur et qui se déverse dans la Sainte-Croix. C'est le chemin le plus direct pour aller au lac Pepin dans le fleuve Mississipi. Or, la rivière Aminicon est à huit lieues du fond du lac,

⁽⁵²⁾ *En route pour la Mer Glaciale*, p. 118 ; Margry, VI, iv.

c'est-à-dire comptant du bas des premiers rapides de la rivière Saint-Louis, où l'on voit les ruines du poste de traite de Jacob Astor. La rivière Brulé est à huit lieues de l'entrée du havre, par conséquent à treize lieues du fond du lac puisque celui-ci est à la rivière Saint-Louis et non pas aux deux pointes de terre. Dans mon opinion, la course la plus directe du fond du lac au Mississippi est par l'Aminicon. Comme missionnaire j'irais par la rivière Sainte-Croix et je reviendrais à l'entrée de la rivière Saint-Louis, le vrai fond du lac, par la rivière Nemidji. En changeant de rivière on remonte le courant moins loin en allant et moins loin aussi au retour. »

La rivière Saint-Louis, source première du Saint-Laurent, est navigable l'espace de sept lieues. La carte de Jolliet (1674) en indique le tracé (pas de nom) avec ces mots : « pour aller aux Nadouessioux à soixante lieues au couchant (à l'ouest). » Elle vient du nord-ouest par plusieurs branches qui se réunissent en un seul lit et, bientôt après, elle tourne à l'est et va se perdre au fond du lac Supérieur — à huit milles au sud de la ville de Duluth, — qui est le grand réservoir ou origine de notre fleuve Saint-Laurent.

Du Lhut arrive donc au Mississippi par la rivière Sainte-Croix, ⁽⁵³⁾ à peu près à mi-chemin entre le lac Pepin et les chutes Saint-Antoine. La Sainte-Croix prend ses sources au nord du Wisconsin, coule au sud et, sur cent vingt-huit milles, forme la limite entre le Wisconsin et le Minnesota. Elle est navigable sur cinquante-trois milles.

Deux mois auparavant (avril 1680), le Père Hennepin et deux compagnons de voyage remontant le Mississippi, passent le Wisconsin, la rivière Noire et arrivent au lac Pepin où les Sioux s'emparent d'eux. Hennepin s'étant échappé avec l'un de ses hommes (Accault), ils descendirent le fleuve, mais furent repris en approchant de la rivière Wisconsin. ⁽⁵⁴⁾ Brunson doit se tromper en disant qu'ils furent capturés plus bas que la Prairie-du-Chien. Il se trompe sûrement sur la date de

⁽⁵³⁾ C'est aussi l'opinion de P. Chesnel, *Histoire de Cavalier de La Salle*, Paris, 1901, p. 145.

⁽⁵⁴⁾ Legler, p. 86, 87.

la délivrance de Hennepin — et il suppose que Du Lhut demeurait à la Prairie-du-Chien.

« J'appris par huit cabanes de Nadouecioux que j'y rencontrai, dit Du Lhut, que le Révérend Père Louis Hennepin, avec deux autres Français, avaient été volés et menés en esclaves pendant plus de trois cents lieues (1) par les Nadouecioux mêmes. Cette nouvelle me surprit si fort que, sans hésiter, je laissai deux Français avec ces huit cabanes de Sauvages, aussi bien que les marchandises que j'avais pour faire des présents et je pris un des dits Sauvages, à qui je fis présent, pour me conduire avec mon interprète et deux Français où était le dit Révérend Père Louis et, comme il y avait bien quatre-vingts lieues, je marchai en canot deux jours et deux nuits et, le lendemain, à dix heures du matin, je le rencontrai avec environ mille ou onze cents âmes. Le peu de cas qu'on faisait du dit Révérend Père me fâcha, ce que je leur fis connaître en leur disant que c'était mon frère, et leur fis mettre dans mon canot pour venir avec moi dans les villages des dits Nadouecioux, où je l'amenai, dans lesquels, huit jours après y être arrivé, je fis tenir un conseil, en exposant le mauvais traitement que l'on avait fait, tant au dit Révérend Père qu'aux deux autres Français qui étaient avec lui. Les ayant volés, (capturés) et menés en esclaves et même pris les habits sacerdotaux du Révérend Père, je leur fis rendre deux calumets qu'ils leur avaient dansés en reconnaissance de l'insulte qu'ils leur avaient faite, étant ce qu'ils ont de plus cher parmi eux pour pacifier les choses, en leur disant que je ne prenais point de calumets des gens qui, après m'avoir vu, avaient reçu mes présents de paix et avaient été, depuis un an, toujours avec des Français, les volaient quand ils (les Français) allaient pour les voir. »

Lorsque les Sioux, et les Outaouas pareillement, avaient dansé le calumet à un homme ou à une tribu, l'alliance entre eux devenait sacrée. Si, par la suite, un désaccord survenait et que la guerre devenait inévitable, on commençait par rompre solennellement tous liens ou rapports existants entre les deux partis. La conduite de Du Lhut se basait sur ces coutumes. Reste à savoir si les Sioux qui avaient en-

levé le Père Hennepin étaient tenus de connaître ce qui s'était passé chez les Sioux des Mille-Lacs où était Du Lhut et de respecter une cérémonie qui avait eu lieu dans un endroit aussi éloigné. Du Lhut adresse donc aux Sauvages un reproche très à-propos, mais, pour nous, il s'exprime de manière à faire croire que les ravisseurs du Père Hennepin lui avaient dansé le calumet, tandis que Hennepin se borne à dire que lui ayant pris brutalement son calumet, cadeau de La Salle, ils fumèrent, quelques jours plus tard, et dansèrent un calumet de guerre. Du Lhut fait allusion au calumet que les Sioux d'Issatis lui avaient dansé à lui-même.

La Potherie (II. 14-16) donne une description de cette pipe qui est assez curieuse: « Ganondasé, en langue iroquoise, paogan chez les autres Sauvages, calumet parmi les Français, du mot chalumeau, nom normand. C'est quelque chose de si mystérieux qu'ils (les Sauvages) disent que c'est un présent que le soleil a envoyé aux hommes pour établir la paix parmi eux. . . C'est une manière de pipe fort longue, de pierre rouge, enjolivée de têtes de pic-bois (oiseau), de renards branchus (qui perchent sur les arbres) dont la tête est du plus bel écarlate qui se puisse voir, et d'autres beaux plumages. Ils suspendent, au milieu du bâton (tuyau) des plumes d'ailes d'un oiseau qu'ils appellent kibou, qui est un véritable aigle. » ⁽⁵⁵⁾

Du Lhut continue: « Chacun tâcha de se disculper dans le conseil, mais leur excuse ne m'empêcha point de dire au Père qu'il fallait venir avec moi du côté des Outagamis (sur la rivière aux Renards qui tombe dans la baie Verte), ce qu'il fit (comme on le verra ci-après), lui faisant connaître que ce serait porter coup à la nation française, dans une nouvelle découverte, de souffrir une insulte de cette nature sans en témoigner du ressentiment, quoique mon dessein fut de pousser jusqu'à la mer du côté de l'ouest-nord-ouest, qui est celle que l'on croit être la mer Vermeille (le Pacifique) d'où les Sauvages qui étaient allés

⁽⁵⁵⁾ Nicolas Perrot aussi décrit le calumet (*Mémoires*, p. 99, 100, 246-251); reproduit par Alfred Hamy (*Au Mississipi*, p. 271-273); voir encore le *Manuel des Indiens du Canada*, p. 82-84.

en guerre de ce côté donnèrent du sel (du lac Salé de l'Utah?) à trois Français que j'avais envoyés à la découverte, et lesquels m'apportèrent du dit sel, m'ayant rapporté que les Sauvages leur avaient dit qu'il n'y avait que vingt journées d'où ils étaient pour trouver le grand lac l'eau ne vaut rien à boire, c'est ce qui me fait croire qu'il ne serait pas tout à fait difficile de la trouver (la mer) si l'on voulait permettre d'y aller. Cependant j'aimai mieux m'en revenir sur mes pas, en leur faisant connaître la juste indignation que j'avais contre eux (les Sioux) que de rester après la violence qu'ils avaient faite au Père et aux deux Français qui étaient avec lui, lesquels je mis dans mes canots et les ramenai à Michillimakinak. »

Si Du Lhut a franchi quatre-vingts lieues en canot durant l'espace de deux jours et deux nuits, nous devrions croire le Père Hennepin qui prétend avoir fait de cette manière trente lieues par jour. Il est certain que dix lieues étaient la limite extrême des bons canotiers.

Le Père Hennepin, Michel Accault et Antoine Duguay avaient été pris par les Sioux le 11 avril 1680. Le 25 juillet Du Lhut arrive à leur secours, puis les amène chez les Issatis, où ils demeurèrent depuis le 14 août jusqu'à la fin de septembre. Alors, ils partent tous ensemble, descendent la rivière des Issatis ou Saint-François (selon Hennepin) ou Rum à présent, qui sort des Mille-Lacs, rencontrent le Mississipi au-dessus des chutes Saint-Antoine, descendent ce fleuve, arrivent à la rivière Wisconsin, la remontent, passent les Outagamis à la rivière aux Renards, débouchent dans la baie Verte, sortent de là pour entrer dans le nord du lac Michigan et s'arrêtent à Michillimakinac où ils séjournent durant la saison des neiges (1680-1681) en compagnie de quarante-deux Français qui firent connaître à Du Lhut ce qui se disait contre lui dans le Bas-Canada. Il était allé dans l'Ouest au mépris des ordonnances et l'intendant Duchesneau, qui l'accuse d'être chef des coureurs de bois, ⁽⁵⁶⁾ s'était déterminé à ne pas lui faire grâce.

« A Michillimakinak, continue Du Lhut, j'appris que, bien loin d'être approuvé dans ce que je faisais, consommant mon bien et ris-

⁽⁵⁶⁾ B. R. H., 1920, p. 285; Margry, III, 35, « Du Lhut, assez connu pour le chef des coureurs de bois » (Duchesneau).

quant ma vie tous les jours, l'on me traitait de chef de parti (de traite), quoique je n'aie jamais eu plus de huit hommes avec moi. Il ne fallut pas m'en dire davantage pour m'obliger, dès le 29 mars de l'année 1681, de partir sur les glaces avec le dit Révérend Père et les deux autres Français (Accault et Duguay), faisant traîner mon canot et nos vivres, afin de me rendre plus tôt dans nos habitations (le Bas-Canada) et faire connaître la droiture de ma conduite, n'ayant jamais été d'humeur à me vouloir soustraire de l'obéissance qui est due aux ordres du roi. Je me suis rendu (par le lac Erié) dans nos habitations trois mois avant que l'amnistie qu'il a plu à Sa Majesté accorder à ses sujets qui avaient contrevenu à ses ordres fut arrivée, sans que M. l'intendant m'aie voulu entendre, quelque requête que j'ai pu présenter. »

Avant l'arrivée de l'amnistie, l'intendant avait raison de refuser les requêtes.

Le retour de Du Lhut fit du bruit dans le Bas-Canada, car depuis son départ il était regardé comme un rival ou concurrent des diverses organisations de coureurs de bois qui se disputaient la traite des Grands Lacs et, bien que parti en contravention des ordonnances, on disait partout qu'il avait la permission de Frontenac pour aller aux Sioux.

Sulte affirme ⁽⁵⁷⁾ que non seulement Du Lhut s'était rendu dans l'Ouest plus avant qu'aucun blanc connu, mais qu'il s'était attiré la sympathie des Sioux et même qu'il exerçait une influence notable sur les Assiniboïnes venus du Manitoba par la rivière Rouge du Nord au pays des Sioux. A la limite ouest du Minnesota il étudiait la profondeur du continent par les récits des Sauvages. On lui parla du lac Salé de nos Mormons, qu'il crut voisin du Pacifique ou mer Vermeille, ou encore le golfe de Californie, comme il s'exprime dans son rapport de 1682. La carte de 1682, que Harris se qualifie de « la plus belle, sans contredit, que l'on ait faite de l'Amérique, » — elle est de Franquelin — place aux sources du Mississippi l'inscription suivante: « Armes du Roy gravées sur cet arbre l'an 1679. » On voit le fleuve, tout petit encore, qui passe par le saut « Saint-Antoine de Padoue » et se pro-

⁽⁵⁷⁾ *La Revue canadienne*, 1893, p. 486.

longe jusqu'à la rivière Ohio. Du Lhut avait vu le saut l'automne de 1680, en descendant le Mississippi avec le Père Hennepin, Accault et Duguay. Du Lhut a dû fournir à Franquelin les renseignements qu'il a mis sur sa carte en ce qui concerne le haut Mississippi.

Du Lhut avait parcouru le pays des Sioux, visité les sources du Mississippi, celles de la rivière Rouge du Nord et celles du Saint-Laurent, parce que la rivière Saint-Louis, qui se jette au fond du lac Supérieur, un peu au sud de la ville actuelle de Duluth, doit être acceptée comme remplissant cette fonction.⁽⁵⁸⁾ Les sources en question se confondent presque, sur un même plateau.

« Quant à la manière dont j'ai vécu pendant mon voyage, écrit-il encore, il serait superflu de m'étendre sur ce sujet, et d'ennuyer par un long discours Votre Grandeur, étant persuadé que treize lettres originales du Révérend Père Nouvel, supérieur des Missions outaouaises, du Révérend Père Enjalran, missionnaire de Saint-François-de-Borgia, du Révérend Père Bailloquet, missionnaire de Sainte-Marie-du-Sault, et du Révérend Père Pierson, missionnaire des Hurons de Saint-Ignace, tous Jésuites, suffiront de reste pour en informer fidèlement et amplement Votre Grandeur. »

La Salle se trouvait à Montréal au moment du retour de Du Lhut passant, dit-il, « aussy hautement qu'il en estoit party. »⁽⁵⁹⁾ C'est la pelle se moquant du fourgon. La Salle contrevenait ouvertement aux ordres du roi au sujet de son privilège de traite et des découvertes; de plus, il employait l'argent et les marchandises de ses fournisseurs pour contenter ses fantaisies; il a tourné en banqueroutier. Du Lhut se rendait chez les Sioux en dépit des ordonnances, mais on ne voit pas que ses associés en tous genres ni ses bailleurs de fonds se soient plaints de sa conduite.

Quant à La Salle, disons qu'il ne devait pas étendre sa traite au delà de ce qu'est l'actuelle province d'Ontario. Il déborda sur la contrée des Illinois et dépensa ses fonds à la découverte du Mississippi, ce

⁽⁵⁸⁾ Sulte, *La Revue canadienne*, 1893, p. 485.

⁽⁵⁹⁾ Margry, II, 253.

que personne ne lui demandait et ce que Louis XIV lui défendait de faire.

Dans sa lettre écrite le 22 août 1682, La Salle se plaint de Du Lhut et le dénonce en ces termes : « Il y avait trois ans qu'il estoit contre les ordres avec une bande de vingt coureurs de bois (Du Lhut affirme qu'il n'avait que huit hommes avec lui, ce qui est d'ailleurs prouvé) dans le lac Supérieur, publiant partout qu'à la tête de ces braves il ne craignait pas le Grand Prévost et qu'il se ferait donner amnistie de force. » Peut-être faudrait-il interpréter ce passage de la manière suivante : « Du Lhut savait, par Frontenac, qu'on avait demandé au roi de gracier les coureurs de bois. »

La Salle continue : « Les coureurs de bois à qui il a fait lever le premier le masque ont esté (sont allés) et sont revenu plusieurs fois dans les habitations (du Bas-Canada), chargez de marchandises et peleries, dont ils ont *espuié*, pendant ce temps, le lac Supérieur dont ils assiégeaient toutes les avenues et ont empesché cette année que les Outaouas ne descendissent à Montréal. » Le mot *épuisé* signifie plutôt avoir ramassé toutes les fourrures disponibles en ce moment que d'avoir épuisé la région de bêtes à poil. Cette lettre donne aussi à entendre que l'exemple de Du Lhut fut suivie, en 1681-1682, par de nombreux coureurs de bois, ses engagés en tête.

Les Neutres, qui vivaient sur le bord (canadien aujourd'hui) du lac Erié, et les Eriés, habitant le nord (américain aujourd'hui) du même lac, ayant été anéantis en 1650-1656 par les Iroquois, ceux-ci avaient augmenté leurs territoires de chasse en conséquence. Depuis 1669, ils s'étaient, de plus, établis en villages sur le côté nord du lac Ontario, ce qui leur ouvrait tout le Haut-Canada, mais les Outaouas et les Mississagués parcouraient aussi ces dernières régions. Par le moyen des Iroquois les marchands d'Albany obtenaient les fourrures de ces vastes contrées, leur donnant pour un castor ce que les Français parcimonieux vendaient pour dix de ces peaux dans les bois. En outre, les gens d'Albany envoyaient au lac Ontario des canotiers de hardes, gratuitement, pour attirer les Iroquois chez eux. Et enfin, plusieurs coureurs de bois

français mécontents avaient révélé aux Hollandais et aux Anglais du fleuve Hudson les grands profits qu'ils pouvaient faire en allant vers l'ouest chez les peuples qui commerçaient avec le Bas-Canada.

Vers 1680, les Kiskakons étaient maîtres de Michillimakinac. En 1681, les Iroquois tuèrent trois ou quatre cents Illinois et en amenèrent neuf cents prisonniers. En 1682, douze cents Iroquois anéantirent les restes de ce peuple et les Kiskakons, puis retournant chez eux par le fond du lac Michigan, ils exterminèrent les Miamis, de sorte qu'ils devenaient une menace pour Michillimakinac, la baie Verte, les lacs Erié, Huron, Michigan et tout l'Etat actuel du Michigan. Tous ces événements se passaient au moment où Du Lhut parcourait en tout sens ce qui est le Minnesota actuel et cimentait des alliances d'amitié et de traite avec les peuplades indiennes à l'ouest des Grands Lacs restées jusque-là hostiles aux Français de la Nouvelle-France.

Notons que, le 6 mai 1681, à la Rivière-du-Loup (aujourd'hui Louiseville), avaient été faits prisonniers Christophe Gerbaut dit Bellegarde et Jacques Passart dit La Bretonnière, aussi Pierre Gaillou dit Lataille, de Batiscan, « pour avoir été dans la profondeur des bois traiter avec les Sauvages des nations étrangères éloignées. »

Rappelons-nous que Jean Fafard, François Le Maître, Christophe Gerbaut, Masson, les deux Pepin étaient du parti de Du Lhut. Ajoutons-y leurs amis et associés Jacques Passart et Pierre Gaillou, ce qui fait huit hommes.

Du Lhut affirme qu'il n'en avait pas plus de huit. Comme il dit qu'il fit le voyage de retour avec Accault, Duguay et le Père Hennepin, il faut croire que les autres, sauf son frère La Tourette resté au lac Nipigon, étaient revenus ensemble par la voie du lac Supérieur et de la rivière Ottawa, probablement tard dans l'automne de 1680. Gerbau. fit baptiser une fille à lui, le 16 juillet 1681, aux Trois-Rivières, ce qui montrerait qu'il fut de retour vers le milieu d'octobre.

Du Lhut a dû être de retour à Montréal au début de juin 1681 après une absence de trente-quatre mois et non pas trois ans et demi comme on le prétend ordinairement. Duchesneau le fit arrêter. Frontenac aussitôt intervient pour protéger Du Lhut et il lui donne pour

prison un logement dans sa propre demeure, ce qui devait fort déplaire à Duchesneau. Le gouverneur et l'intendant, les deux têtes de la colonie, étaient à couteaux tirés. Il n'y eut pas de procès, l'amnistie arrivant bientôt pour couper court aux actes de rigueur contre ceux qui étaient allés traiter chez les Sauvages.

Frontenac avait le commandement des troupes régulières, ne dépassant pas une centaine d'hommes en 1680, et de la milice sédentaire ou vivant chez elle et pratiquant les exercices du tir pour tout service militaire en temps de paix. Duchesneau était à la tête des finances, du commerce, de la justice et de la police. Une sourde jalousie animait ces deux fonctionnaires l'un contre l'autre. Louis XIV s'en félicitait, disant : « Ils dénoncent mutuellement leurs méfaits — tant mieux ! » C'était plutôt à rougir de honte. Le roi ne leur accordait qu'un mince salaire et il entendait bien leur voir jouer ce qu'on appelle le tour de bâton.

Les partis étaient tranchés. Frontenac mettait des entraves aux ordonnances de Duchesneau ; il soutenait La Salle dans ses entreprises et les Récollets dans leurs missions. Duchesneau était avec les Jésuites et contre les commerçants clandestins que Frontenac protégeait. ⁽⁶⁰⁾ On penserait que Du Lhut, ami des Jésuites, serait bien vu de Duchesneau, d'autant plus que La Salle détestait Du Lhut, mais il n'en était pas ainsi. Frontenac s'entendait avec Du Lhut qui, suivant Sulte, ⁽⁶¹⁾ était mal vu des deux côtés, toutefois estimé à cause de sa valeur, et, de plus, ayant sauvé la vie au Récollet Hennepin, ne devait pas avoir d'ennemi dans cet ordre religieux — certes non, puisque c'est dans leur chapelle à Montréal qu'il voulut dormir son dernier sommeil.

Toutes les chicanes du pays se concentraient au Conseil supérieur de Québec, l'été et l'automne de 1681. On s'y battait littéralement. Frontenac barrait la porte à Duchesneau qui voulait prendre l'air après une séance orageuse ; il administrait des gifles au fils de l'inten-

⁽⁶⁰⁾ Garneau, I, 378.

⁽⁶¹⁾ *La Revue canadienne*, 1893, p. 489.

dant, jeune écolier de dix-sept ans; et toujours au sujet du castor. ⁽⁶²⁾ La conclusion fut le triomphe du parti opposé à ce gouverneur. Une fois au pouvoir, les mécontents abusèrent à leur tour de la traite, exaspérèrent les Iroquois et, en 1684, nous replongèrent dans les hostilités d'autrefois. C'était tomber de mal en pis.

Par un ordre du roi, signé à Saint-Cloud le 1 mai 1682, Frontenac et Duchesneau étaient rappelés en France. Le 10 du même mois, M. de la Barre est nommé gouverneur général.

Voyant que Frontenac quitterait bientôt le Canada et que les affaires de La Salle en étaient en pleine crise, Du Lhut retourna à l'automne de 1681 à Paris, d'où il paraît être revenu à l'été de 1682, puisque le 10 octobre il est témoin à Québec. ⁽⁶³⁾ Depuis cette date jusqu'à sa mort à Montréal, où il succomba à une attaque de goutte, dans la nuit du 25 au 26 février 1710, ⁽⁶⁴⁾ sa carrière est bien connue.

La constatation du décès fut faite à huit heures du matin par Charles Le Moyne de Longueuil, major de Montréal, accompagné de Estienne de Clérin, lieutenant et aide-major de la ville, et de Louis Liénard de Beaujeu, aide-major des troupes. D'après E.-Z. Massicotte ⁽⁶⁵⁾, Du Lhut a dû être enterré le 26 ou le 27, suivant la coutume de l'époque, mais son acte de sépulture ne se trouve pas dans les registres de Notre-Dame parce que dans son testament le défunt avait demandé à être enterré dans la chapelle des Récollets. Or, comme cette communauté ne tenait pas de registre paroissial de l'état civil, l'inhumation n'a été consignée que dans le registre de la communauté et celui-ci a disparu lors de la conquête ou après.

⁽⁶²⁾ Sulte, *La Revue canadienne*, 1893, p. 488; Garneau, I, 235; Ferland, II, 122.

⁽⁶³⁾ *B. R. H.*, 1924, p. 249.

⁽⁶⁴⁾ *Cahier des Dix*, No. 1, 1936, p. 145, 146; *B. R. H.*, 1928, p. 146; 1929, p. 266; McLennan, p. 46.

⁽⁶⁵⁾ *B. R. H.*, 1927, p. 142, 143.

Le gouverneur de Vaudreuil écrivant au roi, le 1 mai 1710, dit entre autres choses: « Le Sr Dulud capitaine est mort cet hyver; c'estoit un très honnête homme. » ⁽⁶⁶⁾

Gérard Malchelosse

Note. — Cette étude était écrite et mise en pages pour le *Cahier* quand parut, dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, N° de déc. 1951, une excellente biographie de Du Lhut, par l'abbé Antoine D'Eschambault. L'auteur y traite surtout de la seconde moitié de la vie aventureuse de Du Lhut. Nous y renvoyons nos lecteurs intéressés. Notre étude apporte quelques précisions à l'article de l'abbé D'Eschambault qui n'a eu, pour toute documentation, que les sources imprimées, la plupart assez contradictoires, comme on sait.

⁽⁶⁶⁾ *Rapport de l'Archiviste de la P. de Q.*, 1942-1943, p. 443.

Bibliographie ⁽¹⁾

- Appleton's Cyclopedia of American Biography*, ed. J. G. Wilson & John Fiske, N. Y., 1887, II, 252, 253.
- Archives du Canada*, Supplément, 1899, pp. 25, 85.
- Bonnault, Claude de, *Histoire du Canada français, 1534-1763*, Paris, 1950, pp. 92, 93, 112, 121, 185.
- Brower, Jacob Vradenberg, *Mille Lac*, St-Paul, 1900, pp. 133-135.
- “ “ “ *Kathio*, St-Paul, 1901.
- “ “ “ *Kakabikansing*, St-Paul, 1902.
- Bulletin des Recherches Historiques*, 1895-1950, VI, 196; VIII, 38; X, 219, 220; XIII, 339; XV, 81, 192; XX, 104; XXII, 46; 222; XXVI, 285, 324; XXX, 249; XXXII, 348; XXXIII, 139-147; XXXIV, 146, 601; XXXV, 266, 563, 569; XXXVI, 268; XLV, 311.
- Burpee, Lawrence Johnstone, *An Historical Atlas of Canada*, p. 7, carte 26.
- “ “ “ *The Search for the Western Sea*, Toronto, 1938, I, 194-197.
- Cahiers des Dix*, I, 114, 145, 146; IV, 27; V, 184; VI, 131, 132, 136, 137, 143, 144; VII, 73, 181, 286; VIII, 193, 244, 248; IX, 38, 39; X, 232; XI, 229, 246, 247; XIV, 234.
- Campbell, J. V., *History of Michigan*, pp. 40-47.
- Canada and its Provinces*, I, 104-106, 112.
- Canadian Antiquarian and Numismatic Journal*, juillet 1879, VIII, pp. 21, 22 («Daniel Greysolon, sieur du Luth»).
- Catholic Encyclopedia*, N. Y., 1909, V, 188 (Article de J.-Edmond Roy).
- Charlevoix, R. P. F.-X., *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, I, 466, 487, 488, 512, 550, 572, 585-587.
- Chartes de Forez*, V, n° 652, note 5.
- Colby, C. W., *Canadian Types of the Old Regime*, N. Y., 1908, pp. 75, 196, 210-228.
- Colby, C. W., *The Fighting Governor*, Toronto, 1915, pp. 77-81, 106, 109, 150.
- Collection de Documents sur la Nouvelle-France*, 4 vols, I, 297, 561, 562, 592, 607.
- Coyne, James H., *The Pathfinders of the Great Lakes* (Dans *Canada and its Provinces*, I, pp. 104-106, «The Greysolons»).
- Culkin, W. E., *Daniel Greysolon, Sieur Du Luth and his Times*, 1908 (copie dactylographiée d'une causerie, Duluth Public Library).
- Davies, Blowden, *Daniel Du Lhut* («Ryerson Canadian History Readers»), Toronto, 1930, 28 p.
- Davies, Blowden, «Daniel Du Lhut, 1636-1710, the King of the Coureurs de bois» (Dans *Our Dominion*, ed. Lorne Pierce, Toronto, 1931, pp. 121-148).
- Delanglez, R. P. Jean, *Hennepin's Description of Louisiana*, Chicago, 1941, pp. 11, 15, 16, 19, 34, 35, 43, 44, 63, 84, 86-88, 92, 95, 98, 110, 113, 128-133, 138, 139, 151.

(1) Cette bibliographie ne prétend pas être complète.

- Delanglez, R. P. Jean, *Frontenac and the Jesuits*, Chicago, 1939, pp. 210, 212, 252, 260.
- Derleth, August, *The Wisconsin River of a Thousand Isles*, N. Y., 1942, p. 12.
- D'Eschambault, abbé Antoine, « La vie aventureuse de Daniel Greysolon, sieur Dulhut » (*Dans la Revue d'Histoire de l'Amérique française*, déc. 1951, pp. 320-339).
- Dionne, N.-E., « Un épisode de la vie de Du Luth » (*Dans Le Courrier du Canada*, 12 janv. 1893).
- Documents respecting the Boundaries of Ontario*, pp. 59, 89, 107, 136.
- Fauteux, J.-Noël, *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français*, I, 3-5.
- Ferland, abbé J.-B.-A., *Cours d'histoire du Canada*, II, 109, 115, 122, 143, 155, 158, 160, 162, 186.
- Ferland, abbé J.-B.-A., *La France dans l'Amérique du Nord*, II, 82, 87, 93, 109, 120, 122, 123, 125, 142.
- Finley, John, *Les Français au Cœur de l'Amérique*, Paris, 196, p. 223.
- Folwell, William Watts, *A History of Minnesota*, St-Paul, 1922, I, 22-24, 30, 31, 37, 79.
- Fowle, Otto, « Daniel de Gressollon, Sieur Du Luth » (*Dans Sault Ste. Marie and Its Great Waterway*, N. Y., 1925, Putnam, pp. 174-185).
- Gagnon, Ernest, *Louis Jolliet*, Québec, 1902, pp. 15, 16, 135.
- Garneau, F.-X., *Histoire du Canada*, 4e éd., I, 235, 259, 272, 281, 378.
- Gibbon, James Murray, *The Coureur de Bois and his Birthright*, R. S. C., 1936, II, 72-75.
- Girouard, Désiré, *Lake St. Louis*, pp. 116, 208, 212; Supplement, pp. 26, 34, 36, 37, 44, 49, 87.
- Harris, Henry, *Notes pour servir à l'Histoire, à la Bibliographie et à la Cartographie de la Nouvelle-France*, Paris, 1874, pp. XVIII, 130, 145, 148, 174-181, 201, 208.
- Harris, Henry, *A New Discovery of a vast Country in America*, ed. with an introduction, notes and index by R. G. Thwaites, Chicago, 1903, pp. XXX, XXXI, 293-295, 300-305, 334.
- Havighurst, Walter, *Upper Mississippi*, N. Y., 1944, pp. 19-21.
- Hennepin, R. P. Louis, *A Description of Louisiana*, ed. J. G. Shea, N. Y., 1880, pp. 253, 255, 256, 261, 365, 366, 370, *Mémoire de Du Lhut*, 374-377.
- Hubert-Robert, Régine, *L'Épopée de la Fourrure*, pp. 129, 130.
- Hugo, T. W., « Daniel Greysolon Du Lhut » (*Dans The New Age*, s. d.)
- Hugo, T. W., « Daniel de Greysolon, Sieur Du Lhut » (Ch. 2 de *History of St. Louis County*, par D. E. Woodbridge and J. S. Pardee, Chicago, Cooper, 1910). Hugo, ancien maire de Duluth, un ingénieur-mécanicien.
- Hugolin Le May, R. P., *Bibliographie du Père Louis Hennepin, Récollet*, Montréal, 1937, pp. 11, 13, 21, 24, 26, 29, 33, 35, 42, 187.
- Jugements du Conseil Souverain de Québec*, 6 vols.
- Kellogg, Louise Phelps, *Early Narratives of the Northwest, 1634-1699*, N. Y., 1917, pp. 7, 287, 309-311, 323-334. (Contient: « Memoir of Duluth on the Sioux Country, 1678-1682 »).

- Kellogg, Louise Phelps, *The French Régime in Wisconsin and the North West*, Madison, 1925.
- Kelsey, Vera, *Red River runs North*, N. Y., 1951, pp. 38-42, 218.
- Laut, Agnès C., *Canada, the Empire of the North*, Toronto, 1924, pp. 118, 124, 205.
- Le Clercq, R. P. Chrestien, *Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France*, Paris, 1691, II, 137, 138.
- Leggett, W. F. & Chipman, F. J., *City of Duluth and its Environs*, Duluth, 1895, pp. 6-8.
- Legler, Henry E., *Leadings Events of Wisconsin History*, Milwaukee, 1898, pp. 56, 78, 79, 87, 88.
- Le Jeune, R. P. Louis, *Dictionnaire Général du Canada*, I, 550; II, 98.
- Lemonnier, Léon, *Histoire du Canada français*, Paris, 1949, pp. 169-171.
- Le Sueur, William D., *Count Frontenac* (dans *Makers of Canada*), Toronto, 1907, pp. 162-164, 179, 181, 186, 187, 202.
- Lorin, Henri, *Le Comte de Frontenac*, Paris, 1895. (Voir l'index).
- Louis-Jaray, Gabriel, *L'Empire français d'Amérique, 1534-1803*, Paris, 1938, p. 124.
- Macdonald, Mrs. Dora Mary, *This is Duluth*. Board of Education, Duluth, 1950, p. 27-31.
- McLennan, William, « A Gentleman of the Royal Guard, Daniel de Greysolon, Sieur du L'Hut » (Dans *Harper's Magazine*, sept. 1893, pp. 609-626).
- McLennan, William, *The Death of Duluth*, R.S.C., 1903, II, 39-47.
- McNeil, Everett, *Daniel Du Luth; or Adventuring on the Great Lakes*, N. Y., Dutton, 1926, 389 p.
- Makers of Canada*, voir l'index, p. 115.
- Manuel des Indiens du Canada*. Ottawa, 1915.
- Margry, Pierre, *Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique Septentrionale, Mémoires et Documents*, Paris, 1886, 6 vols, I, 54, 95; II, 251-258; V, 3-72; VI, 17-52.
- Massicotte, E.-Z., « Daniel de Greysolon, Sieur du L'Hut, Claude de Greysolon, Sieur de la Tourette, et Jean-Jacques Patron » (Dans *B.R.H.*, 1927, pp. 139-147).
- Mémoires de la Société historique de Montréal, Livre terrier de la seigneurie de Montréal*, Montréal, 1917, pp. 95, 273, 274.
- Mémoires de la Société royale du Canada*, 1893, I, 3, b, 12, 25, 36; 1903, II, 39-47; 1904, I, 5, 6; 1936, II, pp. 72-75.
- Minnesota: A State Guide*, N. Y., 1938.
- Minnesota Historical Society, Annals*, 1856, pp. 28-30.
- Minnesota Historical Society, Collections*, 1860-1891, I, 197, 314-318; V, 162, 409-415.
- Minnesota History*. A quarterly Magazine, 1920.
- Minnesota History Bulletin*. A quarterly Magazine.
- Morin, Victor, *La Légende dorée de Montréal*, Montréal, 1950, p. 59.
- Munro, William Bennett, « Greysolon Du Luth, King of the Voyageurs » (Dans *Massachusetts Historical Society, Proceedings*, 1925-1926, vol. 59, pp. 140-147).

- Murphy, Edmund Robert, *Henry de Tonty, fur trader of the Mississippi*, Baltimore, 1941, pp. 1, 6, 7, 10, 11, 31, 45-51.
- Neill, Edward Duffield, *History of Hennepin County and the Explorers and Pioneers of Minnesota*. Minneapolis, 1881, pp. 9-17.
- Neill, Edward Duffield, *History of Washington County and the St. Croix Valley*, Minneapolis, 1881.
- Neill, Edward Duffield, *History of Minnesota from the Earliest French Explorations to the Present Time*. Philadelphia, 1858, pp. XLI, 121, 122, 137-142.
- Neill, Edward Duffield, *The Struggle for commercial supremacy over the central plateau of North America* (Dans Minnesota Historical Society, Dept. of American History, *Transactions*, 1879, pp. 37-62).
- Neill, Edward Duffield, *The Writings of Louis Hennepin*, pp. 7, 9.
- Nute, Grace Lee, *Caesars of the Wilderness*, N. Y., 1943, pp. 24, 40-43, 232, 233, 237, 238, 240, 242.
- Nute, Grace Lee, *Lake Superior*, N. Y., 1943, pp. 20, 29-31, 160.
- Nute, Grace Lee, *The Voyageur's Highway*, St. Paul, 1941, pp. 40, 98.
- Oxford Dictionary*, Toronto, 1926 (Article par L. J. Burpee).
- Parkman, Francis, *The Old Régime in Canada*, pp. 310, 311, 360, 363.
- “ “ *Discovery of the Great West*, pp. 244-259, 391.
- “ “ *Frontenac*, pp. 54, 56, 81, 99, 111, 128, 144, 147, 150, 193.
- Petitot, abbé Emile, *En route pour la Mer Glaciale*, Paris, 1888, p. 118.
- Quaife, Milo M., *Lake Michigan*, N. Y., 1944, p. 40.
- Rapports de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1920-1949. Années 1920-21, pp. 13 ; 1922-23, p. 132 ; 1926-27, pp. 105, 135, 340 ; 1927-28, p. 21 ; 1928-29, pp. 315, 337, 344 ; 1929-30, p. 202 ; 1942-43, p. 443.
- Recueil de ce qui s'est passé depuis 1682*, pp. 13, 14, 16, 48, 62.
- Reed, Charles B., *The First Great Canadian. The Story of Pierre Le Moyne Sieur d'Iberville*, Chicago, 1910, pp. 18, 69, 99, 128.
- Relations des Jésuites*, Québec, 1858, 3 vols.
- Report of the Geological and Natural History*. Survey of Minnesota, 1884, p. 5.
- Rochemonteix, R. P., *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle*, 3 vols, Paris, 1895.
- Saint-Pierre, Téléphore, *Histoire des Canadiens du Michigan*, Montréal, 1895, pp. 40-48, 51-54.
- Scanlan, Peter Laurence, *Prairie du Chien*, Menasha, 1917, pp. 12-14.
- Schaefer, Francis James, « Duluth, the Explorer of Northern Minnesota » (Dans *Acta et dicta*, 1911, vol. 3, pp. 22-40).
- Schlarman, J. H., *From Quebec to New Orleans*, Belleville, 1929, p. 88.
- Shea, John Gilmory, *Discovery of the Mississippi* (Contient une traduction du mémoire de Du Lhut).
- Sheldon, E. M., *The Early History of Michigan*, N. Y., 1856, pp. 43, 60.
- Silfverston, Carl J., *The Minnesota Arrowhead Country*, Duluth, 1947.
- Sparks, Jared, *Library of American Biography*, N. Y., 1848, 25 vols.
- State Historical Society of Wisconsin Collections*, 1855 — X, 298, 299 ; XVI.

- Stocker, Stella Prince, *Sieur du Lhut. Historical Play in Four Acts with Indian Pageant Features and Indian Melodies*. Privately printed. Duluth, 1916, 46 p. (This is a pamphlet issued at the time the play was produced in Duluth and is, of course, fictionalized).
- Sulte, Benjamin, « Daniel Duluth » (Dans *L'Echo de l'Ouest*, Minneapolis, 5, 12, 19, 26 fév.; 4, 11, 18, 25 mars 1904).
- Sulte, Benjamin, « Dulhut » (Dans *La Revue Canadienne*, 1893, pp. 480-489, 541-550).
- Sulte, Benjamin, « Le combat du lac des Deux-Montagnes » (Dans *Le pays laurentien*, 1917, pp. 66-72).
- Sulte, Benjamin, *Mélanges historiques*, I, 50 ; II, 62 ; V, 75 ; X, 138.
- Sulte, Benjamin, *Histoire des Canadiens-Français*, V, 20, 41, 48, 50, 52, 95, 121, 122, 145 ; VI, 130 ; VII, 12.
- Tanguay, Mgr Cyprien, *Dictionnaire généalogique*, I, 183, 210.
- Thwaites, Reuben G., *Jesuits Relations and Allied Documents*, vol. 62, pp. 157, 274.
- Thwaites, Reuben G., *Wisconsin in Three Centuries*.
- Villiers, Marc de, *La Louisiane, Histoire de son nom et de ses frontières successives (1681-1819)*. Paris, 1929, pp. 5, 21.
- Voorhis, Ernest, *Historic Forts and Trading Posts of the French Régime, etc.*, Ottawa, 1930, nos. 82, 141, 250, 288.
- Wallace, W. S., *Encyclopedia of Canada*, II, 244, 245.
- “ “ *Dictionary of Canadian Biography*, p. 122.
- Winchell, N. H., *The Aborigines of Minnesota*, St. Paul, 1911, pp. xi, 340, 509, 524, 526, 582.